

www.e-rara.ch

**Magazin des adolescentes, ou, Dialogues d'une sage gouvernante avec
ses élèves**

LePrince de Beaumont, Jeanne-Marie

Yverdon, 1781

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: Ak BEA 2/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13065>

XIV. Dialogue. Madem. Bonne, Lady Lucie, Lady Louise, Lady Sincere.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Magellan a donné son nom à la Terre Magellanique. L'air y est très-froid, & la terre n'y est fertile qu'en pâturage & en forêts. Les habitans du pays se nomment Patagons, & on dit qu'ils ont dix à douze pieds. On les connoît fort peu; les Espagnols n'ont d'autre ville en ces quartiers, que Mahuelhuapi.

La Terre Ferme a l'air très-sain, excepté proche l'isthme de Panama. Il y fait excessivement chaud. Ce pays est très-fertile & très-riche. On y trouve la rivière de l'Orenoque, qui coule près de trois cents lieues. Ce pays, qui appartient aux Espagnols, a pour capitale la ville de Santa-Fé-de-Bagota.

Madem. Bonne.

Nous finirons d'examiner l'Amérique Méridionale la première fois.

XIV. D I A L O G U E.

Madem. BONNE, Lady LUCIE, Lady LOUISE, Lady SINCERE.

Lady Lucie, seule avec Madem. Bonne.

IL y a si long-tems que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir en particulier, que je

n'ai pas eu la patience d'attendre plus longtemps. D'ailleurs, je ne fais si nous aurons aujourd'hui Miss *Zina*; il y a bien des affaires sur le tapis, par rapport à elle; on parle d'un mariage extraordinairement avantageux; j'en suis charmée, elle le mérite, & je regarde cet établissement comme une récompense de sa vertu.

Madem. Bonne.

Pourrois-je vous demander ce que vous entendez par un mariage avantageux?

Lady Lucie.

Ce que tout le monde entend, ma Bonne, c'est-à-dire, qu'elle trouve un mari très-riche & d'une grande maison.

Madem. Bonne.

Mais, ma chère, vous n'êtes pas faite pour entendre les choses comme tout le monde les entend. On peut fort bien épouser un homme très-riche, de grande qualité, & faire avec cela un mariage très-désavantageux.

Lady Lucie.

Vous avez raison, ma Bonne; je dois suspendre mon jugement, jusqu'à ce que je connoisse le caractère & les mœurs de celui qui l'épouse. Je vous avoue pourtant que sans le connoître, j'ai bonne opinion de lui; car enfin, ma Bonne, Miss *Zina* est assez jolie; mais ce n'est pas une beauté éblouissante: elle a de l'esprit, du bon

sens : cependant à moins de la connoître très-particulièrement , on ne peut en être sûre ; car elle est si timide , qu'il est difficile de savoir ce qu'elle vaut. Tout ce qu'on voit d'elle , c'est qu'elle est fort modeste , très-décente , & qu'elle cherche avec soin toutes les occasions de faire du bien. Vous voyez qu'un homme qui ne la connoît que par ces endroits , & qui la choisit , quoiqu'elle n'ait pas de fortune , est un homme de bon sens.

Madem. Bonne.

La conséquence est juste , Mademoiselle : j'ai entendu dire mille biens d'elle & de sa famille.

Lady Lucie.

Oh ! pour cela , ma Bonne , elle a eu une excellente éducation. Son pere , qui étoit un homme de mérite , a été lui-même son gouverneur , & l'a élevée tout justement comme vous faites Lady *Sensée*. Elle m'a conté que lorsqu'elle n'avoit que six ans , il apporta devant elle plusieurs étoffes , & lui donnant huit guinées , il lui dit : voilà pour vous acheter une robe , ma chere Zina. Si vous prenez cette belle étoffe , vous dépenserez vos huit guinées , & comme elles sont à vous , vous êtes la maîtresse de le faire. Si vous prenez cette autre étoffe , vous ne ferez pas si magnifique ; mais il vous restera deux guinées : or il y a dans ce village une

pauvre femme, dont le mari est malade depuis long-tems; cette pauvre malheureuse a six enfans, qui sont presque tous nuds, & qui auront un grand froid cet hyver; avec ces deux guinées, vous pourriez donner à ces enfans de bons habits de laine; ils prieroient le bon Dieu pour leur bienfaitrice; & au jour du jugement Jésus-Christ vous diroit: venez avec moi dans le Ciel, j'ai été nud, & vous m'avez habillé de vos propres habits. La pauvre petite enfant fut si touchée de ce discours, qu'au lieu de donner deux guinées, elle en vouloit donner quatre, & prendre un habit plus simple. Il ne passoit aucun jour sans lui fournir l'occasion de faire quelques bonnes œuvres, & sa mere, qui étoit aussi charitable que son mari, lui a toujours donné le même exemple, quoiqu'elle ne soit pas fort riche. On lui dit, l'année passée, qu'il y avoit une femme & quatre enfans, qui mouroient de faim. Elle va avec ses filles proche Westminster, monte dans un grenier, trouve ces pauvres enfans tous nuds sur la paille; elles mettent tout cela dans leur carosse, & quand elles sont chez elles, habillent ces petits malheureux. Elles firent plus, car elles renvoyerent cette femme dans la province, lui firent donner là cinq guinées, avec lesquelles elle a levé une petite boutique, & gagne fort bien sa vie.

Madem. Bonne.

Vous m'inspirez un grand respect pour cette famille..... Mais, voici ces Dames. Comment donc, *Lady Sincere* est avec elles?

Lady Sincere.

Oui, ma Bonne; je viens pour vous querreller bien fort, si vous voulez bien me le permettre. Vous permettez à ces Dames de venir vous voir les matins, vous leur dites les plus belles choses du monde sur le bal, la comédie, & vous avez la cruauté de me priver de ces conversations, dont j'ai pourtant le plus grand besoin du monde; car enfin, ma Bonne, j'aime toutes ces choses à la rage.

Lady Louise.

Fuyez ma chere, gardez-vous bien de relter à nos conversations; si vous écoutez ma Bonne, il faudra de toute nécessité sacrifier ces plaisirs, du moins pour la plus grande partie; il y a des momens où je donneroie toute chose au monde, pour n'avoir rien entendu sur cet article: je me livrois de bonne foi à la dissipation, je perdois mon tems sans scrupule & sans remords; ce n'est plus la même chose, à présent; tout ce que ma Bonne m'a dit, me revient sans cesse à l'esprit; cela dérange tous les projets que je fais pour me divertir; les réflexions vien-

nent m'assassiner dans des lieux où je n'avois trouvé que de la joie.

Lady Sincere.

J'en veux courir les risques ; je vous ai dit que j'aime le plaisir à la rage , & cela est vrai ; mais je ne cherche le plaisir que pour être heureuse : ma Bonne nous promet un bonheur d'une autre espece , c'est la même chose pour moi ; je ne m'embarrasse pas de quel côté me vient la joie , pourvu que je la sente ; je suis de bonne foi , j'ai toujours senti au fond de mon cœur un certain , je ne fais quoi , qui me dit qu'il y a quelque chose à reprendre dans mon attachement dans les plaisirs ; si j'en pouvois goûter où ce qui est au fond de mon cœur ne trouvât point à redire , je les préférerois sans doute.

Madem. Bonne.

C'est-à-dire , ma chere , que vous allez peser les plaisirs que vous offre la piété , & ceux que vous présente le monde ; vous donnerez la préférence à qui vous en présentera davantage.

Lady Sincere.

Je crois que oui , ma Bonne , & je ne risque rien à cela ; puisque vous m'avez assuré que les plaisirs que donne la piété sont plus grands que ceux que nous présente le monde , je les choisirai sans doute.

Madem. Bonne.

Je vous ai parlé de la piété, & non de l'amour-propre ; la vraie piété ne fait pas le bien pour être heureuse , mais parce que Dieu l'ordonne , & ce Dieu , qui est la bonté même , récompense par des plaisirs sans nombre , ceux qu'on lui sacrifie pour accomplir ses commandemens. Si vous ne les sacrifiez qu'au desir d'être plus heureuse , vous êtes votre idole , & Dieu ne récompensera pas ce que vous faites pour vous & non pour lui Mais voici Miss Zina. Vous êtes venue bien tard , Mademoiselle.

Miss Zina.

Ma Bonne , ces Dames sont mes amies : je puis vous dire devant elles ce qui m'a occupé ce matin ; j'en suis encore toute tremblante.

Madem. Bonne.

Comment donc ; est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur ?

Miss Zina.

Non , ma Bonne ; cela ressemble au contraire à un bonheur , & cependant il m'effraye. Il s'agit de me marier. Ma mere m'a proposé ce matin un parti cent fois au dessus de ce que je devois attendre du côté de la fortune. Je connois le cavalier , il me plaît par sa figure & son caractère. Tout

cela devroit me rendre contente, & cependant la tête me tourne de frayeur.

Madem. Bonne.

Et voudriez-vous bien me dire ce qui vous effraye?

Miss Zina.

Tout, ma Bonne; les devoirs de l'état qu'on me propose se sont présentés en foule à mes yeux; je les trouve si sérieux, d'une si grande conséquence, que j'ai peur de ne les pas bien remplir. En second lieu, le gentilhomme qui me fait l'honneur de penser à moi, est très-riche; ses grandes richesses pourroient fort bien me gâter. Elles m'obligeroient à faire une grande figure; & que fais-je, si je ne m'attacherai point au monde & aux plaisirs que je méprise actuellement? Avouez que l'état qui se présente pour moi, est bien dangereux, & qu'il sera bien pénible, si je veux m'arracher à ces périls.

Lady Sincere.

Voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Vous vous effrayez de devenir riche? Et bien! Madame, vous ferez un bon usage de vos richesses; cela vous mettra en situation de suivre votre inclination bienfaisante, & de faire mille biens, que vous ne pouvez que souhaiter aujourd'hui.

Miss Zina.

A merveille, ma chère; mais n'avons-nous

nous pas vu plusieurs exemples de personnes généreuses & vertueuses dans une fortune médiocre, & à qui un état éclatant a fait perdre ce qu'elles avoient de bon ? Qui peut m'affurer que la même chose ne m'arrivera pas ?

Madem. Bonne.

Moi, ma chere Demoiselle. Quand Dieu nous appelle à un état, il nous donne des graces suffisantes pour en remplir les devoirs. Votre état fera dangereux, je l'avoue ; mais cet état, vous ne l'avez ni désiré ni cherché. Cela doit vous rassurer. Et croyez-vous que cette affaire se termine bientôt ?

Miss Zina.

Non, ma Bonne ; je n'ai pas même encore rendu une réponse positive à ma mere ; j'ai demandé vingt-quatre heures pour me déterminer, & j'ai voulu vous consulter avant tout.

Madem. Bonne.

Votre confiance me fait beaucoup d'honneur, & je vais y répondre. Je vous l'ai déjà dit ; vous n'avez point cherché cet engagement, & vous avez lieu de croire que la Providence elle-même vous l'a ménagé. Ce parti convient à votre famille ; le cavalier vous plaît par ses mœurs & par sa figure. Voilà tout ce que l'on peut souhaiter dans un mariage. Reste à examiner si vos caractères

teres se conviennent ; vous en aurez le tems , & pendant cet intervalle , vous devez prier beaucoup & faire de bonnes œuvres , pour obtenir de Dieu qu'il fasse naître des difficultés à ce mariage , s'il prévoyoit qu'il dût être un obstacle à votre salut.

Miss Zina.

Je suivrai votre conseil , ma Bonne ; mais je me reproche d'avoir interrompu votre conversation ; je vous prie de continuer le discours que vous teniez quand je suis entrée.

Madem. Bonne.

Dans notre dernière conversation , il étoit question d'apprendre à Lady *Louise* le moyen de rendre sa journée courte & amusante. Nous en étions , je crois , aux réflexions que fait Lady *Lucie* en se levant & en s'habillant.

Lady Lucie.

Il faut d'abord , ma Bonne , que j'avertisse ces Dames que je suis une grande dormeuse , & qu'autrefois j'avois beaucoup de peine à quitter mon lit. Ma femme de chambre étoit obligée de m'appeller vingt fois , avant que je pusse me résoudre à quitter mon chevet.

Lady Sincere.

Voilà mon histoire de tous les jours , ma Bonne ; d'abord je n'aime pas à me coucher , & je le fais le plus tard que je le puis , sans pitié pour ma pauvre femme de chambre ,



Ce sont vos rapports qui m'otent la vie.



qui dort tout debout. Comme je n'ai pas envie de dormir , quand je me couche , je fais les plus beaux projets du monde , pour me lever du matin ; mais je les oublie en dormant , & quand on m'appelle le lendemain , j'ai mille raisons pour ne pas me lever. J'ai mal dormi la nuit , j'ai la tête lourde , je crois que je suis malade , je n'ai rien à faire de pressé ; enfin , je capitule avec mon chevet , qui remporte presque toujours la victoire ; comment avez-vous fait pour vous lever à l'heure que vous aviez marquée ?

Lady Lucie.

Ma bonne dit qu'il faut quitter son lit ; comme si le feu y étoit. Je me persuade en ce moment entendre la voix de l'Ange au dernier jour , quand il sonnera de la trompette , en disant : *lèvez-vous , morts , & venez au jugement.* Cette terrible pensée dissipe le sommeil & la paresse dans le moment. Je me leve donc sur mon séant , & je tâche de consacrer à Dieu les premiers instans de la journée , en m'offrant à lui avec tout ce que je possède. Les premiers jours , il m'étoit fort pénible de me lever ainsi au coup de la cloche , pour ainsi dire ; mais à présent , j'y suis accoutumée , & cela ne me fait plus aucune peine. En m'habillant , je prie Jésus-Christ de vouloir bien me revêtir de

L'homme nouveau dont parle S. Paul : ensuite je fais ma priere.

Madem. Bonne.

Ayez, s'il vous plaît, la complaisance de dire à ces Dames, en quoi consiste votre priere.

Lady Lucie.

Dans les actes de religion qu'un chrétien doit faire par jour. Premièrement, je fais un acte d'adoration, c'est-à-dire, que je reconnois que Dieu est souverain Créateur du ciel & de la terre, qu'il est mon maître, mon roi, mon pere, & qu'en ces qualités je lui dois le respect, l'obéissance & l'amour. Je me réjouis d'être dans la dépendance d'un si bon pere, je me soumetts à ses divines volontés, & je m'excite à croire fermement que tout ce qu'il décidera pour moi dans ce jour, & dans tout le reste de ma vie, sera pour mon bien, parce qu'il est souverainement bon, & qu'il m'aime.

Miss Zina.

Est-ce que vous avez une priere particuliere pour cela?

Lady Lucie.

Non, ma chere; je la fais tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, & comme le cœur me la dicte. Ensuite je fais un acte de remerciement, c'est-à-dire, que je remercie Dieu de toutes les graces qu'il m'a faites pen-

dant ma vie , & s'il revient alors dans mon esprit quelque grace particuliere , je le fais particulièrement pour celle-là. Je remercie Dieu de ne m'avoir pas ôté du monde dans le tems où je ne pensois pas à faire mon salut ; de me donner encore une journée pour y travailler. Cette pensée me porte à jeter les yeux sur le passé. Combien de tems perdu ! Hélas ! le quart de ma vie au moins est déjà écoulé , & à peine ai-je travaillé à la grande affaire de mon salut , pour laquelle seule Dieu m'a mise au monde. Je lui demande bien pardon de cette négligence. Et je suis si foible , si dissipée , si méchante , que s'il n'a la bonté de m'aider d'une façon toute particuliere , je continuerai à vivre dans cet oubli de mon salut. Ainsi je le conjure au nom de Jésus-Christ , de m'accorder les graces qui me sont nécessaires pour travailler à cette affaire. Je lui offre , pour les obtenir , la vie , les souffrances de ce divin Sauveur ; j'unis toutes mes actions aux siennes ; je les offre à Dieu ainsi unies , & je prends résolution , d'accomplir pour lui obéir , tous les devoirs de mon état pendant la journée. Ensuite je dis la priere de Jésus-Christ , en faisant mes efforts à fixer mon esprit au sens des paroles ; car si je ne me faisois violence , je les réciterois sans y faire attention.

Lady Louise.

Dites - moi la vérité, ma chere ; voilà une priere bien longue ; est-ce que vous ne vous ennuyez point , en la faisant ? N'avez - vous point de distraction ?

Lady Lucie.

Je vous jure, ma chere amie, que cette priere n'est pas longue. Dans le commencement, j'ai eu un peu de peine à la faire, mon esprit couroit de tous les côtés, parce que je n'étois pas dans l'habitude de le gêner ; à présent cela ne me coûte plus. Ma Bonne m'a fixé une demi - heure pour ma priere, je mets ma montre sur la table, & il me semble qu'elle va d'une vitesse incroyable ; si je suivois mon inclination, je resterois là une heure ; car il y a bien du plaisir à prier le bon Dieu ; mon cœur, en ce moment, est si content, si tranquille, que je pourrois, je crois, passer toute ma vie, sans ennui, dans cette occupation.

Lady Sincere.

Que vous êtes heureuse, ma chere ! pour moi, je n'ai pas le même bonheur ; je fais ma priere la moitié du tems sans attention, & souvent elle me paroît bien longue ; pourquoy Dieu ne me fait - il pas la même grace qu'à vous ?

Madem. Bonne.

Je vais vous le dire, ma chere, ou plu-

tôt Jésus-Christ va vous le dire lui-même. *On ne peut servir deux maîtres*, nous assure ce divin Sauveur. Lady *Lucie* a renoncé courageusement au monde, elle ne sert plus qu'un maître, qui est Jésus-Christ, & ce maître libéral, outre une récompense infinie qu'il lui prépare en l'autre vie, lui rend encore dans celle-ci le centuple de ce qu'elle fait pour lui, comme il l'a promis. Vous n'en êtes pas là; vous voudriez prendre des deux mains les plaisirs, ceux que vous offre le monde, & ceux que procure la piété; cela n'est pas possible.

Lady Louise.

Vous dites que Lady *Lucie* a renoncé au monde, vous me surprenez, ma Bonne; elle y vit comme moi. Nous vivons dans les mêmes sociétés, &, à peu de chose près, nous prenons les mêmes amusemens.

Madem. Bonne.

J'en conviens: à l'extérieur vous êtes à-peu-près semblables; mais que le cœur est différent! Actuellement, Mademoiselle se prête aux plaisirs; vous vous y livrez. Croyez-vous, ma chère, qu'il soit nécessaire de s'enfvelir dans un désert pour être une parfaite chrétienne, & qu'il faille vivre d'une manière singulière? Vous vous tromperiez bien fort. C'est l'intérieur qui doit nous distinguer des autres, c'est sur votre cœur qu'il

faut travailler. L'Apôtre ne vous dit-il pas : *quittez le monde, mais vivez dans le monde comme n'en étant point, car sa figure passe ?* A mesure que le monde sortira de votre cœur, la paix, la joie, la tranquillité & le bonheur s'y établiront. Vous voyez que j'ai encouragé Miss Zina à consentir à un établissement, qui va la jeter au milieu du plus grand monde ; je ne prétends pas pour cela qu'elle en soit, &, s'il plait à Dieu, elle y vivra comme n'en étant point, & se procurera par-là une vraie félicité dans le séjour de l'empire de la douleur & des chagrins les plus cuisans. Je ne vous en impose point, ma chère ; le degré de votre piété sera la mesure du degré de votre bonheur. Je ne vous trompe point, & je consens que vous vous en rapportiez à votre amie.

Lady Lucie.

Ah ! ma Bonne, je suis encore bien loin d'être heureuse parfaitement. J'avoue que je n'ai jamais été plus tranquille qu'à présent ; mais je sens qu'il me reste encore bien des obstacles à vaincre, pour arriver au bonheur ; je n'ai encore fait que le plus petit des sacrifices. Mon cœur est entièrement détaché des plaisirs bruyans ; je n'ai point d'ambition, je ne donnerois pas une épingle pour augmenter mon bien ; & qu'est-ce que ces sacrifices ? ma raison m'eût engagé à les faire,

je crois, sans que le christianisme s'en fût mêlé. Est-il donc si difficile de renoncer à toutes ces niaiseres ? Il est d'autres choses qu'il faut arracher de mon cœur, & je sens qu'il saignera bien fort.

Miss Zina.

Et que pouvez-vous avoir dans le cœur, qu'il soit nécessaire d'en arracher ?

Lady Lucie.

Les créatures, Madame, à commencer par moi. Je m'aime moi-même, mes parens, mes amies, avec passion, & cela m'empêche d'être heureuse.

Lady Louise.

Comment ; Mademoiselle, faut-il se haïr & tout le reste du monde ?

Madem. Bonne.

Non, ma chere, il faut s'aimer soi-même & le reste du monde, pour l'amour de Dieu. Cela est bientôt dit, mais j'avoue que cela est bien difficile à exécuter, & comme dit fort bien Lady Lucie, il faut déchirer son cœur, & il en coûte du sang. Il n'est pas encore question de cela pour vous, Madame. Dans cet ouvrage ici, il faut aller petit-à-petit, & faire comme cet homme qui avoit une grande piece de terre à nettoyer des mauvaises herbes qui la couvroient. En jetant les yeux sur ce champ, il fut découragé de la grandeur de l'ouvrage ; en-

suite, il réfléchit sagement qu'il n'étoit pas obligé de faire tout cet ouvrage dans un jour, & se persuada qu'il n'avoit à nettoyer que la vingtième partie de son champ; cela n'étoit pas fort difficile. Il y mit la main, & en vint bientôt à bout. Le lendemain il nettoya une autre partie, & petit-à-petit, l'ouvrage se trouva fini entièrement. Imité cet homme. Le changement total de votre cœur n'est pas l'ouvrage d'un jour; commencez par mettre la main au travail, il avancera imperceptiblement, & vous serez toute étonnée de le voir tout-à-coup fort avancé.

Lady Lucie.

Vous avez beau dire, ma chère amie, cet ouvrage sera toujours très-pénible, & si pénible que je désespère presque d'y réussir, tant je me trouve foible.

Madem. Bonne.

Vous avez raison de vous croire foible: il est bien vrai que s'il falloit faire cet ouvrage toute seule, vous n'en viendriez pas à bout. J'ai lu, je ne fais où, qu'une femme, nommée *Félicité*, fut mise en prison, parce qu'elle étoit chrétienne, & qu'elle fut condamnée en cette qualité à être dévorée par les bêtes. Cette femme étoit prête d'accoucher, & elle accoucha effectivement dans la prison. Comme elle souffroit beaucoup, elle jetoit de grands cris, & le géolier lui

dit : si tu ne peux souffrir les douleurs présentes , que feras - tu lorsque tu feras déchirée par les bêtes ? Cela sera bien différent , lui dit cette femme ; quand je serai sur l'autrène , Jésus - Christ souffrira en moi , & me communiquera sa force. Disons avec elle : quand nous travaillerons sérieusement à notre salut , nous ne travaillerons pas seules , mais Jésus - Christ en nous , & il nous communiquera ses forces. Voici nos jeunes Dames qui arrivent , nous continuerons cette conversation la première fois.

Miss Zina.

Souvenez-vous , ma Bonne , que vous m'avez promis de donner les moyens nécessaires , pour échapper aux dangers de l'état dans lequel vous me conseillez d'entrer. Je vous charge de la suite de ce conseil au moins.

Madem. Bonne.

Volontiers , Mademoiselle , nous prierons Dieu de nous inspirer , & ensuite nous examinerons ensemble ces moyens.